



Une vue de l'exposition *Nox*, qui décline les nuances de violet et de noir. Céline Michel/MRV 2024

Avec l'exposition *Nox*, le Musée romain de Lausanne-Vidy raconte la vie nocturne du passé et du présent

Quand vient la nuit

« TAMARA BONGARD

Antiquité » Gros pétage de plombs de Pline le Jeune. Ou pétage de lampe à huile, pour ne pas être complètement anachronique. Ce malotru de Septicius Clarus n'est pas venu au souper qu'il lui avait préparé et ce mufla a certainement préféré aller manger des huîtres ou des vulves chez on ne sait qui. L'auteur romain a dû jeter de la nourriture – et notamment de la glace qui a fondu. Il est super énervé. Il l'écrit à son hôte indélicat et menace de lui faire payer les denrées gâchées. Bref, cette *cena*, ce repas du soir de l'époque romaine, vire clairement à la scène dans une lettre pas piquée des vers.

«Les gens évitaient alors de sortir sauf s'ils en avaient l'obligation» Karine Meylan

Ce savoureux témoignage est mis en lumière dans l'exposition *Nox* du Musée romain de Lausanne-Vidy. Elle plonge le visiteur dans les replis de la nuit, avec en guise de guide la déesse Nox, la personification de cette période allant du crépuscule à l'aube. Cette femme à laquelle l'artiste Tami Hopf a donné forme se charge d'accueillir tous les noctambules.

Les plus jeunes visiteurs emprunteront une lampe torche qui les aidera à trouver les indices d'une ludique chasse au trésor. Les autres devront s'habituer à la semi-obscurité nimbant ce parcours construit autour de l'atrium du musée, en espérant que la divinité sera bienveillante.

Boucan des chariots

Avant la fée Electricité, la nuit était d'encre, davantage subie que choisie. Des gardes patrouillaient parfois à la tombée du jour dans les cités de l'empire mais pas à Lousonna, l'ancêtre de Lausanne. «Les gens évitaient alors de sortir sauf s'ils en avaient l'obligation»,



explique Karine Meylan, directrice de l'institution vaudoise.

Qui note toutefois que les personnes moins fortunées se rendaient parfois à la taverne tandis que les plus riches invitaient leurs amis pour leur en mettre plein la vue. Ce n'était donc pas le silence complet. Les quartiers chauds étaient bruyants. Et même Sénèque se plaignait du boucan des chariots dans les rues de Rome.

Mis à part quelques intellectuels – parmi lesquels le tuteur de Néron que nous venons de citer –, la majorité des gens calait ses activités sur les heures du jour dont la durée variait selon les saisons. Pour réfléchir, en revanche, rien de tel que le calme nocturne quand les chariots ne couinent pas sur les pavés.

La première salle est ainsi la reproduction d'un cabinet de travail romain invitant à se pencher sur des questions cosmiques. La muséographie imite un parchemin déclinant les thèses des Anciens sur le mouvement des planètes. Certaines semblent un brin délirantes.

Chapeau, toutefois, à Aristarque de Samos qui avait tapé juste bien avant Copernic. On en profitera pour écouter *Space Oddity* de David Bowie, une odyssée spatiale qui aurait sûrement fait guincher Homère. La chanson est accessible sur un des écrans rythmant toute la visite et mêlant subtilement les références musicales et littéraires antiques et contemporaines.

Grosses fiestas

On sifflotera encore cet air en s'installant pour la *cena* sur un des lits du triclinium, la salle à manger. Il y est question des excès de la nuit. Ces fêtes qui faisaient le tour de l'horloge (ou de la clepsydre plutôt) avaient un nom: les *pannychies*, soit «toute la nuit» en grec. De quoi faire hausser les sourcils à Sénèque, prêchant la frugalité. Dans le genre rabat-joie de l'Antiquité...

Ces moments de plaisirs nocturnes pouvaient aussi rappeler notre finitude. Un magnifique calice orné d'un squelette et appartenant à la collection

du musée souligne cette volonté de se souvenir de la mort. Le monde de la nuit n'est pas loin de celui des ténèbres.

En attendant de passer le Styx et tout le toutim, autant s'attirer les faveurs des divinités sur terre. Les Anciens sacrifiaient notamment aux Lares, les dieux du foyer. Ils les saluaient au réveil et leur faisaient des offrandes pour éloigner les mauvais présages de la nuit.

Une fois allongés dans leurs lits, les Romains se divisaient en deux groupes, ceux qui dormaient et les autres. Ceux qui désespéraient de tomber dans les bras de Morphée cherchaient le sommeil avec des remèdes comme l'illustre la copie de la belle boîte à médicaments ornée d'une image d'Esculape et rehaussée par la suite d'une croix chrétienne.

Une laitue et au dodo

Les auteurs évoquent des ingrédients parfois étonnants: la laitue fait-elle vraiment pioncer? Est-ce que s'appliquer sur les yeux le fiel d'une chèvre sacrifiée donne envie de poser un clopet? Il inciterait davantage à cauchemarder... Peu importe, les insomniaques de tout poil se retrouveront dans les textes anciens et récents de ces arpenteurs de nuit blanche. Cette dernière peut être plus réjouissante, quand c'est Cupidon qui chasse Somnus de ses flèches. Il ne faut toutefois pas confondre Somnus, la personnification du sommeil, avec son frère jumeau Mors, la personnification de la mort qui a tendance à tuer l'ambiance en soirée. Comme de juste, ils sont tous deux fils de Nox.

Mais revenons à nos moutons. Difficile de savoir ce qui se passait précisément dans les alcôves il y a 2000 ans, même si nous en avons une vague idée... Les lampes à huile aux décors érotiques présentées au musée et qui servaient probablement à éclairer des chambres à coucher et les salles à manger sont un indice.

Les textes d'Ovide n'ont rien perdu non plus de leur actualité et de leur vigueur. Quoique. On pourra entendre un extrait dans lequel le poète fait la

leçon à son membre qui a été peu coopératif malgré les efforts de son amante. C'est la débandade au pays de l'amour. Et écouter cette remontrance couché dans un lit à baldaquin prend tout son sens.

Plus loin, on pénétrera dans le jardin dont la bande-son pépie. C'est un havre de paix. La nuit fascine quand elle n'envoûte pas. La magie noire aime l'ombre et gare aux malédictionnaires qui s'y tapissent. Une tablette de *defixio* prouve qu'à l'époque déjà on avait des soucis relationnels: quelqu'un souhaitait visiblement que Prima Aemilia, l'amoureuse de Narcisse, échoue sur tous les plans. Raté, son nom est entré dans l'histoire des centaines d'années après sa mort. La divinité invoquée devait faire un petit roupillon au moment de la malédiction. »

➤ Jusqu'au 23 février 2025
au Musée romain de Lausanne-Vidy.